

# L'IMPARTIAL.

JOURNAL LITTÉRAIRE, SCIENTIFIQUE, COMMERCIAL ET D'AGRICULTURE

UTILE DULCI.

VOL. I. LAPRAIRIE, JEUDI, 12 FEVRIER, 1835. N° 12.

## POESIE.

### LE CANADA VENGE.

O vous qui de la seine habitez le rivage,  
Vous dont nous conservons les mœurs et le langage,  
Nous sommes séparés par l'abîme des mers  
Et c'est pourtant à vous que j'adresse ces vers.  
Jadis, quand du Zéphir l'haleine bienfaisante  
Brisait du St. Laurent la glace transparente,  
On saluait de loin, par mille cris joyeux,  
Des navires français l'étendard radieux :  
Ces messagers ailés resserraient l'alliance,  
Des Français d'outre-mer et de la vieille France.  
Des Français d'aujourd'hui, fils de ses fondateurs,  
Jamais le Canada n'aperçut les couleurs.  
Ainsi les habitans du pays de nos pères  
Ignorent aujourd'hui que nous sommes leurs frères ;  
Le Canada pour eux est un climat glacé,  
Habité par les loups et peu civilisé.  
" Depuis que les Français, ont quitté ses rivages,  
A peine du beau monde on connaît les usages ;  
On y parle un Français qui, mêlé de Huron,  
Du grognement des Ours imite assez le son.  
Etranges préjugés, qu'une erreur grossière  
Enfanta sans raison, conserve sans lumière.  
Assez et trop long-tems des écrivains menteurs  
Au monde nous ont peint sous de fausses couleurs,  
Je viens rectifier leur peinture infidèle  
Et couvrir de moissons UNE NEIGE ÉTERNELLE.  
Qu'ils viennent dans nos champs, voir nos riches moissons  
En replis ondoyans, couronner nos sillons  
Et d'un nombreux bétail la race la plus pure  
Se gorgeant, dans nos prés, d'une grasse pâture.  
Alors du voyageur pour finir la leçon,  
Un de nos habitans l'attend dans sa maison :  
Il croit y retrouver le bizarre langage,  
Dont les forts de la Halle ont toujours eu l'usage.  
" Le paysan Français ne parle que patois,  
L'HABITANT Canadien doit parler iroquois."  
Il entre et sa surprise est d'abord excitée  
Par l'air de propreté dont la chambre est parée.  
Il parle : on lui répond. Comment ? en bon français,  
En français qu'en campagne, il n'entendait jamais.  
La même urbanité, la même courtoisie,  
Rappellent à son cœur les mœurs de sa patrie.  
Les sens encore émus, il vient dans nos cités  
Et c'est là seulement qu'ils seront excités !  
" Hé quoi ! dans un pays que je croyais sauvage  
Du produit des beaux arts le pompeux étalage !  
Les modes de Paris, rehaussant la beauté  
D'un sexe plein de grâce et d'amabilité !  
Des maisons, dont l'aspect, la forme et l'élégance  
Embelliraient, parfois, les rues de la France !  
Mais qu'aperçois-je au loin ? quelle est ce monument,  
A la noble Structure, à l'aspect imposant ?  
Dans un pays récent, ce temple magnifique  
Est un nouveau prodige, offert par l'Amérique."  
toujours de plus en plus rempli d'étonnement,  
Le voyageur arrive au bord du St. Laurent.  
Il admire d'abord ces auberges flottantes,  
Qui feignent, en courant, les ondes cumantes ;

Il Contemple le fleuve et les nombreux vaisseaux  
Dont la rapide course en sillonne les eaux.  
En voyageant ainsi de surprise en surprise :  
" Où suis-je, se dit-il, quelle est notre injustice ?  
Je croyais visiter un pays de frimats ;  
Les fruits et les moissons y naissent sous mes pas.  
Chez un peuple, qu'on croit ignorer l'écriture,  
On cultive les arts et la littérature.  
Répandus dans les champs, des journaux bien écrits  
Combattent l'ignorance, et clarifient les esprits !.....

J'arrête ici ma course et si par ces peintures,  
Je n'ai pu du pays réparer les injures,  
Si j'ai manqué mon but, le public indulgent  
Des efforts de l'auteur au moins sera content.

UN DES ÉDITEURS.

## MELANGES.

### ALGESIRAS, ESPAGNE

#### MARIANA, OU LA MARITÈRE.

Don Melchior Sanchez, homme jouissant  
d'une fortune considérable, et d'une épouse,  
et resta seul avec une fille qu'il avait eue  
d'elle ; elle se nommait Mariana, et était à  
peine âgée de quinze ans. Don Melchior,  
qui n'avait que quarante-deux ans lors de la  
mort de sa femme, épousa, un an après, dona  
Secundina Castillo, femme d'une beauté  
remarquable, mais d'un caractère acariâtre,  
et dont Mariana ne tarda pas à éprouver les  
fâcheux effets. Malheureusement son père  
ayant eu un enfant de sa nouvelle épouse,  
s'unit bientôt à elle contre Mariana, et lui  
rendit l'existence insupportable.

Mariana, d'un caractère doux et sensible,  
pleine de la plus tendre affection pour son  
père, souffrait tout avec une patience angé-  
lique ; elle était plutôt la domestique de la  
maison que la fille de don Melchior Sanchez,  
mais tout ce qu'elle faisait lui attirait des  
reproches, et un jour ne se passait pas sans  
qu'elle fût en butte aux menaces, et souvent  
même aux coups.

Dona Secundina Castillo, désirant se dé-  
faire de Mariana pour que toute la fortune  
revint à l'enfant de don Melchior, profita  
d'une maladie dont fut attaqué son mari, pour  
réaliser son infâme projet ; au moment où  
l'infortunée Mariana était occupée à puiser  
de l'eau à un puits très profond, dona Se-  
cundina la saisissant par derrière à l'instant  
où elle était baissée pour retirer le sceau,  
la prend par les pieds, et la précipite dans  
le puits.

Plusieurs jours se passerent ; don Melchior,  
toujours malade, n'était pas sorti de son  
lit ; il demanda plusieurs fois des nouvelles  
de sa fille, mais sa femme lui disait qu'elle  
était allée chez une de ses amies, à quelques

lieues de la ville. Don Melchior disait :  
Je ne l'ai pas bien traitée, il est vrai, mais  
comme je suis fermement persuadé que mal-  
gré mes mauvais traitemens, elle m'aime  
toujours, je suis bien étonné de son absence  
au moment où je me trouve dangereusement  
malade. En effet, le médecin lui conseilla,  
le 17 mai dernier, de faire ses dispositions,  
tant pour le spirituel que pour le temporel.  
Il fit appeler un notaire, et après avoir fait  
son testament, il le supplia de faire venir  
sa fille, le notaire demanda en conséquence  
à dona Secundina où était Mariana, celle-ci  
balbutia, et dit qu'elle croyait qu'elle était  
au village voisin, mais que cependant elle ne  
pouvait l'assurer.

Le notaire, à qui sans doute le contenu du  
testament donnait mauvaise opinion de dona  
Secundina, conçut des soupçons qui prirent  
de la consistance lorsque sortant de chez  
don Melchior il aperçut dans la cour le ca-  
davre de dona Mariana qu'on venait d'y  
déposer. Ayant pris des informations, il sut  
qu'un domestique en puisant de l'eau, avait  
laissé échapper un sceau, et en ayant em-  
ployé des crochets pour le retirer, il sentit  
quelque chose qui offrait de la résistance, et  
qu'à l'aide d'autres domestiques il avait retiré  
le cadavre de dona Mariana.

Le notaire s'empressa d'instruire l'alcade  
mayor de ce qui se passait et celui-ci se  
transporta dans la maison de don Melchior,  
où il reconnut dans la cour le corps de Ma-  
riana. On appela le médecin, qui déclara  
que depuis plusieurs jours cette jeune fille  
était noyée, et observa que ses mains étaient  
couvertes d'écorchures, qu'elle paraissait  
s'être faites en cherchant à se retenir lors  
de la chute.

L'alcade prit des informations des voisins  
sur tout le mal que dona Secundina faisait à  
sa belle fille malgré le caractère angélique  
de celle-ci.

Il interrogea don Melchior, qui ayant  
appris ce terrible événement, tomba dans  
une profonde léthargie ; bientôt après il ex-  
pira. Dona Secundina troublée, pleura et  
ne sut que répondre.

Après un interrogatoire qu'on lui fit subir,  
elle fut détenue provisoirement chez elle  
jusqu'à ce que l'on enterrât son mari, après  
quoi on mit les scelles partout, et l'on con-  
duisit l'enfant qu'elle avait chez une des  
sœurs de don Melchior, qui, dans ses déclara-  
tions, confirma la mauvaise opinion qu'on  
avait déjà sur dona Secundina.

Celle-ci, dans un second interrogatoire,  
avoua son crime, et en donna tous les détails ;  
en conséquence l'alcade mayor la condamna  
à la peine de mort, et à payer les frais de la  
procédure.